



CANNES  
mai 1992

« Hyènes » de Djibril Diop Mambety



## Le géant insaisissable

**Le plus original de tous les réalisateurs en compétition officielle est sans conteste le Sénégalais Djibril Diop Mambety, venu à Cannes pour présenter son dernier film, « Hyènes ».**

**Q**UELQUES minutes à peine après la conférence de presse officielle dans le Palais des festivals, Djibril Diop Mambety a disparu. Où est-il ? Par où est-il passé ? Ses attachés de presse s'inquiètent, les journalistes le cherchent pour des photos ou des interviews. Djibril s'est échappé. Il est pourtant repérable facilement avec sa taille qui approche les deux mètres et son grand manteau rouge, mais il a réussi à se fondre dans la foule pour retrouver son bar préféré dans une petite rue de la ville, loin de l'agitation du Festival. Djibril est content de son coup : « Tu comprends, le Festival, c'est bien, mais sans excès. Je donne quelques interviews vraiment indispensables, mais autrement, j'aime bien prendre mon temps... Et puis, c'est chacun son tour. Moi, j'ai travaillé avant. Maintenant que mon film est fait, c'est à lui de travailler, de se montrer, de plaire... » Bien installé au bar, brassant l'air de ses bras interminables, on a l'impression que Djibril Diop Mambety pourrait rester des heures à palabrer ainsi, à parler de l'amitié, du plaisir de se retrouver dans ce Festival de Cannes qu'il connaît bien puisqu'il y a présenté son premier film à la Quinzaine des réalisateurs en 1970 et un autre en 1973.

Mais pendant la conférence de presse, il avait dit le plus sérieusement du monde aux journalistes : « Allez-y, posez-moi encore quelques questions, je n'ai pas beaucoup de temps ! ». Il avait par ailleurs commencé cette conférence de presse par un retentissant : « Salut Gaston ! », laissant seulement quelques cinéphiles avertis comprendre qu'il s'adressait à un de ses amis, le

réalisateur du Burkina Faso, Gaston Kabore. En revanche, quand un journaliste lui posa une question en l'appelant son ami, il lui répondit en précisant qu'il n'était pas son ami. Pour Mambety l'Africain, l'amitié ne se fabrique pas en quelques jours au Festival... Quant à son film, l'adaptation d'une pièce du Suisse Friedrich Durrenmatt, il n'aime guère disserter dessus. Un scénario suisse pour un film africain ? Allez voir le film, vous comprendrez. Décidément, Djibril Mambety n'arrive pas à jouer le jeu du Festival. A une question pseudo-intello d'un journaliste sur la résurrection, il répondra que sur ce sujet, il vaudrait mieux demander au Christ ! En revanche, il peut parler

longtemps des chaussures du Burkina Faso, « des chaussures pour la fête, qui viennent d'un pays pour lequel j'ai tellement d'attachement que la raison m'empêche d'en dire les raisons »...

Djibril Diop Mambety s'échappe sans arrêt, comme pour rappeler à chaque instant qu'il n'est pas d'ici, c'est à peine s'il lâche comme ça que la seule chose personnelle qu'il ait mise dans ce film, c'est la lâcheté, ou que ce qui l'intéresse dans la compétition de Cannes, c'est (« Je le jure ! ») la confrontation ou encore que lorsqu'il montera les marches du palais le soir pour la présentation de son film, il viendra avec sept enfants, probablement les siens...

François RAOUX

### Critique/Compétition

#### Une tragi-comédie féroce

*Dans Colobane oublié au fond d'une misère recouverte de poussière d'ocre, revient Linguere Ramatou, la petite fille de Colobane que la force d'un destin étrange et particulier a rendue richissime. Après trente ans d'absence, sa réputation la précède dans le village du Sénégal qui se prépare à accueillir la providentielle bienfaitrice. Ramatou apparaît alors comme l'oiseau de la légende pharaonique du même nom, un oiseau sacré qu'on ne se risque pas à tuer car il est l'âme des morts. Drapée dans ses voiles et ses prothèses d'or, l'inflexible Ramatou a l'air d'une vieille star oubliée d'une sorcière magnifique, bien décidée à exercer sa justice sur la terre qui l'a chassée.*

*Fille unique, la plus belle entre toutes, Ramatou avait dû quitter Colobane sous les ricanements, à*

*17 ans, parce que Braman lui avait fait un enfant dont il refusait la paternité, pour pouvoir épouser la fille la plus riche du village. Aujourd'hui Ramatou vient chercher l'âme de son indigne amant pour l'emporter avec elle dans l'île d'en face, protégée par les dieux, mais avant il devra subir son sort jusqu'au bout.*

*Cette impitoyable condamnation de la corruption passe par les couleurs fraîches d'une mise en scène, un brin chorégraphique et littéraire, qui emprunte son style à la tragédie antique enrichie de la gaieté et des rythmes africains. Le héros symbolique d'une tradition malade, étouffée, bafouée, foulée aux pieds, disparaît dans sa déchéance non sans un dernier sursaut de noblesse qui réveille en lui l'instinct de la lutte. Et les hyènes rôdent dans l'Afrique malade pour se repaître de son cadavre. Le message passe, féroce et courageux, sans une ombre de complaisance ni pour le folklore ni pour la réflexion amère du cinéaste sénégalais qui ne propose pas d'issue.*

Anne de GASPERI